de Sofia ne pourra jamais arrêter le mouvement révolutionnaire en Macédoine.

Il fallut les massacres de l'automne dernier pour appeler l'attention des pouvoirs sur le cas de la Bulgarie.

Ils furent le résultat de l'insistance de Tzontcheff à vouloir précipiter les choses en provoquant un soulèvement. Les Macédoniens de Baslock s'y opposèrent, lui remontrant avec raison que, tout en étant prêts eux-mêmes, leurs frères des autres districts ne l'étaient pas encore, et que, en conséquence, il valait mieux reculer la date du mouvement. La discussion s'envenimant, on en vint des paroles aux coups, et une sanglante rencontre eut lieu entre les deux partis.

Les Turcs saisirent l'occasion que leur offrait cette tentative avortée d'insurrection pour sévir avec une implacable rigueur, sous le semblant de rechercher les "komitadgis", ou membres du comité, de se saisir des armes cachées. Durant tout un mois ils perquisitionnèrent chez les habitants, et les boucheries d'hommes, de femmes, d'enfants, les tortures, les pillages se succédèrent sans interruption.

A Bansko, le centre du mouvement révolutionnaire ; à Dobrinishtza, Eleshnitza Batchwo, au nord de la Macédoine, et dans tout le reste du pays également, les soldats et les zaptiés arrivèrent au milieu de la nuit, forçant les portes des maisons, les fouillant de fond en comble, crevant les toits, défonçant les planchers et les murs, fusillant, lardant de leurs baïonnettes les habitants affolés, leur fracassant la tête à coups de crosse, les battant jsqu'au sang, sans épargner les enfants, les femmes ; pillant et incendiant ensuite les habitations, torturant leurs victimes pour les forcer à avouer où ils cachaient soit des armes, soi leur argent, pour s'en emparer. En outre, ils saccageaient les églises et les transformaient en écuries pour leurs chevaux.

Dans le village de Buriwo, après avoir suspendu un de ces infortunés à une solive du plafond de sa maison, au-dessus d'un brasier ardent, ils le brûlèrent à petit feu, forçant sa femme à être témoin de sa cruelle agonie.

A Drenovo, ils cuisaient un boulanger dans son four. Ailleurs, ils arrachaient tous les poils de la barbe à un pope et le rouaient de coups. Dans un village du district de Djumaïa, à Gradwo, ils coupaient les oreilles et le nez à un paysan et lui arrachaient les yeux. A certains, ils tranchaient les mains et les pieds. Sur les routes, les Arnautes guettaient les malheureux cherchant à s'enfuir, les dépouillaient et les tuaient. Durant un long mois, le "Mois noir", ainsi que le désignent les Bulgares, l'atroce persécution dura.

De toutes parts, les populations épouvantées s'enfuyaient, traquées par leurs assassins, qui les abattaient en chemin.

Près de quatre mille femmes et enfants parvinrent à passer la frontière. A peine vêtus, n'ayant pu se munir de provisions suffisantes, ils gagnèrent les défilés des montagnes couvertes de neige, les uns dans leurs lourds chariots de bois, aux roues massives faites de blocs de bois ajustés avec des chevilles, les autres à pied.

Une partie succombait en route de froid et de fatigue ; les autres arrivaient, exténués, gelés, mourant de privations, en Bulgarie, où les habitants les recueillaient, les soignant, les habillant et pourvoyant à leurs besoins.

Constamment sous la menace d'une perquisition arbitraire, de coups, de spoliations, d'outrages de toutes sortes, le Macédonien vit dans des transes perpétuelles ainsi qu'un animal aux abois devant une meute de chiens. Abruti par l'excès de ses maux, il ne quitte son logis que forcé par la nécessité, ne pouvant faire un pas au dehors sans avoir à exhiber à tout venant, soldat, fonctionnaire ou simple particulier, son tiskerch (passe-port), n'osant se risquer sur les routes de crainte d'être dévalisé par les patrouilles, s'il a de l'argent sur lui, ou battu s'il n'en a pas, ou bien d'être traitreusement assassiné par des rôdeurs arnautes ou des gomakes, ses propres concitoyens ayant adopté la religion musulmane.

Et c'est partout dans le pays que s'étend cette effrayante tranquillité, que pèse ce silence de mort maintenu par des milliers de baïonnettes. Des bandes de zaptiés à poigne soumettent les habitants aux pires vexations ; d'âpres collecteurs d'impôts leur réclament deux ou plusieurs fois leur dû, tandis que les caïmakans brutaux, les cadis (juges) prévaricateurs donnent invariablement gain de cause à leurs propres co-religionnaires.

Sur toutes les figures est empreinte cette indéfinissable expression de tristesse morne, d'effroi et de méfiance des opprimés. A peine, durant la journée, se hasardent-ils à sortir, astreints par le besoin, rapportant une brassée de branches de pin pour leurs chèvres et quelques aliments pour eux-mêmes, du bois pour le foyer, se gardant bien de dépasser les limites de leur circonscription. Taciturnes, timides, ils s'en vont tout inquiets, la démarche furtive, avec un air de chiens battus prêts à se jeter dans un fossé ou se dissimuler derrière une haie à l'apparition d'un piquet de cavaliers ou d'une escouade de zaptiés. Dès la tombée de la nuit, ils se terrent dans leurs maisons en barricadant les portes, se gardant d'en franchir le seuil de peur de se voir appréhendés au corps par un veilleur de nuit, bousculés ou bâtonnés par une patrouille faisant la ronde.

"On n'élèvera une Macédoine autonome que sur mon cadavre !" s'est écrié le sultan aux premiers bruits de demande de réformes. Et un de ses plus hauts officiers corroborait ses paroles en disant : "La Macédoine sera indépendante quand le dernier soldat turc aura été tué."

On n'obtiendra l'autonomie de la Macédoine, c'est-à-dire la chute de l'empire ottoman, qu'à la pointe des baïonnettes. La Russie et l'Autriche le savent pertinemment. La proposition de réformes soumise au sultan est-elle une odieuse comédie jouée entre compères, sur le dos des Macédoniens, pour duper l'opinion publique, parce que ni l'une ni l'autre n'est disposée à entreprendre la lutte, faute d'être tout à fait d'accord sur la question du partage éventuel des dépouilles ; ou bien, en honnêtes coupe-jarrets dépourvus de scrupules gênants, se sont-elles attribué d'avance chacune leur lot, à leur mutuelle satisfaction, qui serait un défi jeté par la chrétienté à l'islam pour la lutte suprême, comédie méprisable ou tragédie sanglante. Qu'aurons-nous demain si l'humanité et la civilisation seules ne guident point les puissances, et surtout l'Autriche et la Russie, dans leur intervention ?

Pendant ce temps, les patriotes s'exaspèrent et le désespoir les pousse aux pires aventures, ils en viennent à adopter la sinistre doctrine des nihilistes. Puisque l'Europe se bouche les oreilles pour ne pas entendre leurs râles d'agonie, ils tentent de la réveiller par le fracas des bombes à la dynamite. De là ces effroables attentats de Salonique, nouveau prétexte à de sanglantes représailles que les bourreaux turcs ont saisi avidement. C'est la folie du meurtre et du sang qui s'empare des deux partis. Quand les esprits sont parvenus à cet excès de tension, on doit s'attendre à tout.

LES ABUS DE LA GRAMMAIRE

Ce n'est pas d'aujourd'hui, hélas ! que nous déplorons les abus de la grammaire. Entre toutes les branches de l'éducation primaire que l'on donne à nos enfants, je n'en connais pas de plus absurde ni de plus néfaste, ni de plus propre à déformer le cerveau de la jeunesse.

Un exemple, un seul, et tous les pères de famille en seront convaincus.

J'ai connu jadis un brave petit garçon, d'intelligence ouverte et vive, qui donnait les meilleures espérances. Docile, studieux et réfléchi, il aurait certainement fait son chemin dans le monde sans cette maudite grammaire. C'était mon camarade de collège. Nous avions déjà usé sur les bancs vermoulus une demi-douzaine de culottes, et nous nous apprêtions à en user bien d'autres, quand survint le fatal accident qui devait nous séparer pour la vie.

Nous étions arrivés, au cours de nos études, au chapitre des homonymes. Vous le connaissez, ce chapitre ridicule. Pour vous prouver que des mots qui s'écrivent de la même façon n'ont pas le même sens, on vous inculque les idées les plus saugrenues.

Ainsi, on vous dit :

"Les poules du couvent couvent, les fils défils démêlent les fils." — "Le puits du curé est curé", et autres fadaises du même acabit.

Or, mon petit camarade, dont l'intelligence était si vive, en fut frappé, au point que ce fut pour lui une révélation, bientôt une véritable obsession.

Il répétait tout le temps :

—"Les poules du couvent couvent, les fils démêlent les fils, etc., etc." Et, sa jeune imagination travaillant, il voulut multiplier les exemples jusqu'à s'absorber tout entier dans cet exercice.

Il devint sombre, préoccupé, taciturne. Quand on lui adressait la parole, il vous regardait d'un air hébété et vous répondait des phrases comme celles-ci :

—"Nous portions des portions, nous rations des rations, nous opinions contre nos opinions, il convient qu'ils nous convient", etc., etc.

Jugez de la douloureuse stupeur de ses parents, lorsqu'ils vinrent le voir, aux vacances de Pâques. Comme son père l'interrogeait pour savoir ce qu'il faisait en classe :

—Ce que nous faisons ?..." lui dit mon petit camarade, comme s'il sortait d'un rêve, ah ! voilà !...

Et, penchant la tête sur sa poitrine, il récita, tel un phonographe débitant des paroles scrupuleusement enregiétrées :

—"Eh bien, nous nous battons avec des bâtons, nous lions des lions, nous oignons des oignons, nous jetons des jetons..."

J'étais bien jeune alors, mais je me souviendrai toujours du regard consterné qu'échangèrent le brave monsieur et la brave dame qui étaient les parents de mon infortuné camarade. A un moment, la brave dame essuya une larme du coin de son mouchoir, et je l'entendis qui murmurait :

—Mon pauvre enfant, tu n'y es plus !

Alors, le petit se redressa, et, subitement exaspéré :

—Je n'y suis plus ! je n'y suis plus ! Mais vous ne voyez donc pas les traits que nous décochons à des cochons ? Mais ici, nous nourrissons des nourrissons et nous poissons des poissons en pliant de pliants ! Préférez-vous que nous professions des professions, que nous inventions des inventions ou que nous pensions aux pensions ?

Décidément, cet enfant était au-dessus de son âge. Ses parents, justement alarmés, le retirèrent du collège. Qu'en firent-ils, je n'en sais rien. Ce que je puis dire, c'est que je le rencontrai nombre d'années après. Nous étions devenus tous deux des hommes. Moi, j'avais ce bon teint fleuri, cette bonne figure réjouie que vous me connaissez, et qui annoncent chez moi l'absence de tout souci appuyée sur le plus profond égoïsme et la plus parfaite inconscience. Lui, au contraire, il était pâle hâve, chétif, voûté, minable. Je causai avec lui un moment. Et comme nous échangions nos souvenirs d'enfance, il hocha tristement la tête :

—Ah ! le bon temps, me dit-il ; nous n'avions pas de tourments alors ; nous relations des relations, vous lanciez des lanciers, nous coupions des croupions, nous escortions des "escorpions" ! Tandis que maintenant, nous prisons les prisons, nous mêlons des melons, nous pilons avec des pilons, nous violons des violons, et nous mourons faute de mouron !

Je l'avoue à ma honte, je n'eus pas le courage d'en entendre davantage. Je m'enfuis comme un lâche, redoutant pour moi-même la contagion.

Je n'ai revu mon ami que tout dernièrement. Il était dans une maison de santé. Plus maigre et plus pitoyable que jamais, il était occupé, avec d'autres compagnons de misère, à édifier dans le jardin de l'établissement de bizarres petites constructions à l'aide de terre et de sable.

Comme j'interrogeais le directeur sur les cas de ces malheureux, il me répondit de cet air de détachement que donne l'habitude de côtoyer les pires infortunes :

—Pauvres gens ! Vous voyez à quoi ils passent leur temps : ils bâtissent des bâtisses, mais les monuments qu'ils édifient vous édifient. Quant à votre ami, il n'y a aucun espoir. Depuis qu'il est ici, il maintient son maintien.

Et je partis, la mort dans l'âme, constatant que le directeur était, lui aussi, une victime de la grammaire.

LORD CHEMINOT.

Toto, qui souffre beaucoup d'une dent :

—Maman, dit-il avec décision, moi, je veux que cette dent s'en aille.

—Eh bien ! mon enfant, nous irons voir le dentiste pour qu'il te l'arrache.

—Non, non, pas le dentiste, ça me ferait mal !...

—Comment faire, alors ?

—Tu sais bien... donne-moi beaucoup de dragées, puisque tu dis toujours que ça fait tomber les dents toutes seules.